**Dame Hiver**

Une veuve avait deux filles. L'une était belle et travailleuse. L'autre était laide et paresseuse. Mais comme la laide et paresseuse était sa vraie fille, la mère la  
préférait. Et de très loin. Quant à la fille qui était belle et travailleuse, il lui fallait tout faire : elle était la Cendrillon de la maison. Même que, tous les jours, on l'envoyait dans la grand-rue où, assise sur la margelle d'un puits, elle filait tant et tant que les doigts lui saignaient.

Un soir que sa bobine était toute trempée de sang, la fillette se pencha pour la laver dans l'eau du puits. Or, la bobine lui échappa et tomba tout au fond.  
L'enfant pleura et courut voir sa belle-mère pour lui raconter son malheur. Mais la marâtre fut sans pitié et l'accabla de reproches :  
– C'est toi qui as fait tomber ta bobine au fond du puits ?  
C'est à toi de la remonter !

La fillette redescendit la grand-rue, sans plus savoir à quel saint se vouer.  
Sa détresse était si grande qu'elle sauta dans le puits afin d'y repêcher sa bobine.  
Là, elle perdit connaissance, puis se réveilla. Et quand elle eut repris ses esprits, elle se retrouva au beau milieu d'une prairie fort jolie. Le soleil brillait. Des milliers et des milliers de fleurs l'entouraient.

La fillette traversa la prairie et vit un four à pain. Le four en était plein.  
Et le pain lui cria :  
– Oh toi ! tire-moi de là  
Avant que je ne brûle !  
Il y a tant de temps déjà  
Que je croustille !

La fillette s'en approcha et, une longue pelle de boulanger à la main, elle sortit les pains du four, un par un. Puis elle reprit son chemin et arriva au pied d'un arbre couvert de pommes, qui lui cria :  
– Oh toi ! secoue moi, secoue moi !  
Quand les pommes sont mûres, il faut les manger !

La fillette secoua le pommier. Les pommes tombèrent en pluie si drue que, sur l'arbre, il n'y en eut bientôt plus.  
L'enfant les ramassa, puis, toutes les pommes mises en tas, elle reprit son chemin.

Comme elle avait beaucoup marché, elle finit par se trouver devant une pauvre  
chaumière. Une vieille dame regardait par la fenêtre. Elle avait de si grandes dents que la fillette prit peur et voulut se sauver.

Mais la vieille dame lui cria :  
– Ma chère enfant, de quoi as-tu peur ? Reste auprès de moi ! si tu travailles comme il faut dans ma maison, je te promets de te récompenser. Je ne te demanderai qu'une chose : refaire mon lit et bien secouer mes édredons pour que, les plumes volant au gré des vents, il neige sur terre. Je suis Dame Hiver.

La vieille lui ayant parlé avec une grande gentillesse, la fillette se sentit pleine de courage et accepta d'entrer à son service.

Chaque jour, à la grande satisfaction de Dame Hiver, la fillette secouait son lit avec énergie. Les plumes volaient partout comme autant de petits flocons de neige.  
En retour, la vieille la traitait avec bonté. Jamais elle ne la grondait. Sans compter qu'elle lui servait chaque jour quelque viande : tantôt du pot-au-feu, tantôt du rôti.

Le temps passa. La fillette se prit de mélancolie. Tout d'abord elle n'en comprit pas la raison, mais finalement elle réalisa qu'elle s'ennuyait de chez elle. Elle était pourtant mille fois plus heureuse en ces lieux, oui vraiment, mais voilà il fallait qu'elle retourne à la maison. Elle finit par dire :  
– Je m'ennuie de chez moi. Il est vrai que je suis bien ici, mais je ne peux y rester plus longtemps. Il faut que je remonte auprès des miens.

Dame hiver répliqua :  
– Je suis heureuse que tu veuilles rentrer chez toi. Et comme tu m'as servie avec fidélité, je vais t'accompagner jusque là-haut.  
Sur ces mots, elle la prit par la main et la mena au pied d'un grand portail, qui s'ouvrit.

Comme la fillette passait sous le grand porche, une pluie d'or s'abattit sur elle, une grosse pluie d'or qui resta collée à ses vêtements et la recouvrit toute entière.  
– Tout cet or est pour toi ; tu as si bien travaillé que tu l'as mérité, dit Dame Hiver en lui rendant aussi la bobine qui était tombée dans le puits.

La grand-porte se referma alors, et la jeune fille se retrouva sur terre, non loin de chez sa mère. Quand elle entra dans la cour, le coq, perché sur le puits, chanta : Cocorico ! Cocorico ! La demoiselle d’or est ici de nouveau.

Elle arriva ensuite chez sa mère, et là, parce qu’elle était couverte de tant d’or, elle fur bien accueillie, aussi bien par sa mère que par sa demi-sœur.

La jeune fille leur raconta tout ce qu’il lui était arrivé, et quand la mère apprit l’origine de cette immense richesse, elle n’eut qu’une idée en tête, envoyer sa propre fille, la paresseuse et laide, chercher le même bonheur.

Il fallut donc qu’elle allât, comme sa sœur, s’asseoir sur la margelle du puits pour filer et filer encore à en saigner des doigts et pour que sa bobine en soit tâchée ; elle jeta ensuite sa bobine dans le puits et sauta elle-même, comme l’avait fait sa sœur. Et il lui arriva la même chose qu’à elle : elle se retrouva dans la même prairie et emprunta le même chemin, arriva devant le même four, où elle entendit semblablement le pain crier : « Retire-moi ! Retire-moi ! sinon je vais brûler, je suis déjà bien cuit et plus que cuit ! » Mais la paresseuse se contenta de répondre : « Ne compte pas dessus ! Pour que je me salisse ! » Et elle passa outre.

Lorsqu’elle arriva un peu plus loin près du pommier, il appela et cria : « Secoue moi, secoue moi ! Nous, les pommes, nous sommes toutes mûres ! » Mais la vilaine ne se retourna même pas et répondit : « Fameuse idée, oui ! pour qu’il m’en tombe une sur la tête. » Et elle continua son chemin.

Lorsqu’elle arriva devant la maison de Dame Hiver, elle n’eut pas peur de ses longues dents parce qu’elle en avait déjà entendu parler. Et elle se mit aussitôt à la servir. Le premier jour tout alla bien, elle fit du zèle, obéit avec empressement et vivacité, car elle songeait à tout l’or que cela lui vaudrait bientôt ; mais le deuxième jour, déjà, elle commença à paresser et à traîner, et le troisième jour, elle ne voulut même pas se lever ! Elle ne faisait pas non plus le lit de Dame Hiver comme elle devait le faire, négligeait de secouer l’édredon et de faire voler les plumes. Dame Hiver ne tarda pas à se lasser d’une telle négligence et la renvoya. La fille paresseuse s’en montra ravie, pensant que venait le moment de la pluie d’or. Dame Hiver la conduisit aussi elle-même à la grand-porte, mais au lieu de l’or, ce fut une grosse tonne de poix \* qui lui tomba dessus.

– Voilà la récompense que t’ont méritée tes services ! lui dit Dame Hiver, qui referma aussitôt la grand-porte.

La paresseuse rentra chez elle, mais couverte de poix des pieds à la tête ; et le coq, sur le puits, quand il la vit, chanta : Cocorico Cocorico ! La sale demoiselle est ici de nouveau.

La poix qui la couvrait colla si bien à elle que, de toute sa vie, jamais elle ne put l’enlever.

\*matière collante obtenue à partir de résine d’arbre et de goudron.

D’après « Dame Hiver » des frères Grimm